

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

LA VÉNUS D'ILLE

MÉRIMÉE



CF Flammarion

Extrait de la publication

Texte intégral

La Vénus d'Ille

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

MÉRIMÉE

La Vénus d'Ille

Présentation, chronologie et dossier
par THIERRY OZWALD,
professeur de lettres

Notes du texte par DANIEL LEUWERS,
revues et complétées par THIERRY OZWALD

GF Flammarion

Extrait de la publication

**Du même auteur
dans la même collection**

Carmen
Mateo Falcone – Tamango

© Éditions Flammarion, 2009.

ISBN : 978-2-0812-2585-5

ISSN : 1269-8822

SOMMAIRE

■ Présentation 9

Prosper Mérimée, inspecteur des Monuments historiques	9
Les années de formation	12
Le voyage en Espagne et les dessous d'une nomination	15
Pourquoi <i>La Vénus d'Ille</i> ?	18
Nouvelle et fantastique chez Mérimée	24

■ Chronologie 29

La Vénus d'Ille

■ Dossier 81

Avez-vous bien lu ?	83
Composition de la nouvelle	85
L' <i>incipit</i> de la nouvelle	86
Une Vénus équivoque	91
Une inconfortable nuit de noces	97
Sur les lieux du crime	101
Apothéose de Vénus et prégnance du fantastique	106
Noces de sang	108
Statue animée, statue infernale	129
Quatre représentations de Vénus	144



© Albert Harlingue / Roger-Viollet

■ Prosper Mérimée en 1853. Gravure d'après un dessin de Rochard.

PRÉSENTATION

Prosper Mérimée, inspecteur des Monuments historiques

« M. Prosper Mérimée attaché à la division des Beaux-Arts, en qualité d'inspecteur des Monuments historiques, va parcourir votre département. Je vous prie, monsieur le Préfet, de vouloir recommander M. Mérimée aux diverses autorités locales, afin de lui assurer les moyens de voir et d'examiner dans le plus grand détail tous les monuments qu'il devra étudier dans l'intérêt de l'art et de l'histoire et de lui faire ouvrir les bibliothèques, archives et dépôts en tout genre. » C'est en ces termes que, le 29 juillet 1834, Thiers, alors ministre de l'Intérieur, notifie aux préfets de France la mission qu'il attribue à celui qu'il a nommé le 27 mai inspecteur général des Monuments historiques – le jeune Prosper Mérimée, âgé de trente et un ans –, sans se douter que sa décision sera indirectement à l'origine d'un des chefs-d'œuvre de la nouvelle fantastique : *La Vénus d'Ille*.

C'est pour Prosper Mérimée un événement considérable, même s'il n'en mesure pas d'emblée toute la portée ; son existence s'en trouvera complètement transformée. En effet, pendant seize ans, il arpentera les routes et chemins d'une France parfois lointaine, parfois sauvage, ira reconnaître des sites, inventorier des monuments, examiner des ruines, sauvegarder

des chefs-d'œuvre, batailler avec les autorités locales, débusquer des merveilles englouties sous les décombres de l'Histoire, inlassablement, avec un dévouement total et dans des conditions le plus souvent très inconfortables, dormant peu, mangeant mal et s'échinant, littéralement, dans des chaises de poste rudimentaires¹. En 1834, le Mérimée fringant², oisif, familier des salons, déjà très en vue car auteur d'écrits remarquables (le *Théâtre de Clara Gazul*, 1825, *La Guzla*, 1827, *La Chronique du règne de Charles IX*, *Mateo Falcone*, *Tamango* et *L'Enlèvement de la redoute*, 1829, etc.) a définitivement vécu : le jeune élégant insouciant et libertin³ n'est plus. Certes, son goût pour la fantaisie, les arts, son anticonformisme⁴, son mépris pour les esprits médiocres qui ont, sous le régime d'alors – la monarchie de Juillet –, trahi et détourné les aspirations profondes de la France révolutionnaire⁵, resteront intacts, mais désormais il assumera de lourdes responsabilités administratives. Il prend sa charge très au sérieux, et se jette corps et âme dans une entreprise qui, dès l'abord, le frappe par l'importance décisive qu'elle revêt : il est saisi par l'ampleur de la tâche à accomplir et par l'urgence des travaux de restauration⁶ à programmer. Le tableau de la France d'après 1789 et ses suites, ruinée et dévastée par le vandalisme révolutionnaire, l'atterre et décide de sa « vocation », de sa « mission »⁷. Il faut à tout prix – se persuade-t-il dans un élan généreux – sauver ce qui peut l'être, rétablir le lien avec le passé d'une nation qui, dans

1. Qu'il appelle des « tape-culs » (dans une lettre à H. Royer-Collard, 15 août 1834). Ce sont des attelages qui assurent à l'époque les liaisons routières en province.

2. **Fringant** : vif, à la mise élégante et à l'humeur joyeuse.

3. **Libertin** : qui aime les plaisirs de la chair.

4. **Anticonformisme** : façon d'être et de penser qui s'oppose aux normes, aux règles établies.

5. Voir chronologie, p. 29.

6. **Restauration** : remise en état.

7. « Je ferai de mon mieux pour plaider la cause de l'art et du goût » (dans une lettre à Eusèbe Castaigne, 6 juillet 1834).

sa folie destructrice, en est venue à se nier elle-même ; il faut lui restituer sans tarder son patrimoine architectural, et avant tout religieux.

Le spectacle qui s'offre à Mérimée est des plus déroutants : en Anjou, l'abbaye de Fontevraud a été transformée en prison ; à Paris, celle de Cluny est entièrement détruite¹ (ses pierres millénaires² alimenteront les chantiers locaux pendant cinquante ans), les flèches de la Sainte-Chapelle³ et de la cathédrale Notre-Dame sont jetées à terre, les rois de Juda⁴ ornant la façade de cet édifice sont pris pour des rois de France et, à ce titre, arrachés avec des nœuds coulants et empilés sous les latrines⁵. À Dijon, un apothicaire⁶ détruit consciencieusement, jour après jour, chacune des têtes qui font la beauté saisissante du portail Notre-Dame ; à Poitiers, on a « empâté sous cinq ou six couches de blanc » les chapiteaux gothiques de l'église Saint-Hilaire-le-Grand, remarquables par leur travail. L'église de l'abbaye de Charroux (dans le Poitou) a été vendue en « bien national »⁷ et se trouve coupée en deux : elle est pour moitié un café destiné aux marchands et pour moitié un pensionnat de jeunes filles ; le magnifique bas-relief⁸ – dit « statue du Bon Sauveur », figure du Christ – qui appartenait à la tour de l'édifice est « expos[é] aux injures de l'air et aux outrages des enfants » (lettre à Guizot, 31 octobre 1835). À Villeneuve-lès-Avignon, le tombeau du pape Innocent VI, chef-d'œuvre de

1. On peut s'en faire une très vague idée en arpentant aujourd'hui le boulevard Saint-Michel.

2. *Millénaires* : datant de plus de mille ans.

3. *Sainte-Chapelle* : chapelle édifiée sur l'île de la Cité à Paris entre 1242 et 1248, à la demande du roi Louis IX.

4. Personnages bibliques.

5. *Latrines* : lieux d'aisances, toilettes.

6. *Apothicaire* : sorte de droguiste, de pharmacien de l'époque.

7. C'est-à-dire saisie par l'État.

8. *Bas-relief* : sculpture dont les formes sont reliées à un fond et s'en détachent faiblement.

l'art médiéval, « aux colonnettes si fragiles », « aux feuillages si légers », gît au fond du débarras d'un vigneron, miraculeusement conservé, bien que sa partie inférieure ait été défoncée pour servir d'armoire, et les statues d'albâtre qui le décoraient « vendues une à une »...

Face à ce pillage et à cette barbarie qui efface tous les signes visibles de civilisation et prépare, pense-t-il, un avenir terriblement inquiétant, Mérimée est pris d'épouvante et de révolte. Une sorte d'instinct de conservation lui dicte dès lors sa conduite : jusqu'en 1853, année de sa nomination au rang honorifique de sénateur par Napoléon III, il s'emploiera à mener à bien son œuvre réparatrice et à jeter les bases d'une véritable politique *officielle* de restauration. Encore poursuivra-t-il à titre gracieux¹ son action au-delà de cette date, tant elle lui tient à cœur.

Les années de formation

Effectuons un petit retour en arrière : pourtant, rien ne laissait supposer que Mérimée serait un jour appelé à jouer ce rôle. Qui était-il au juste avant d'être nommé inspecteur général des Monuments historiques ? Un brillant et bouillonnant « noceur² » issu d'une famille confortablement installée dans l'actuel quartier Saint-Germain de Paris – son père était professeur de dessin à l'École polytechnique.

Fils unique, le jeune Prosper vit chez ses parents, jouit d'une grande liberté et se montre volontiers paresseux. Après des études secondaires au lycée Napoléon (l'actuel collège Henri-IV) où il excelle en latin, il s'inscrit le 2 novembre 1819 à la Sorbonne

1. À *titre gracieux* : bénévolement.

2. *Noceur* : fêtard.

pour y suivre, comme Balzac et bien d'autres, des études de droit. Il obtient sa licence quatre ans plus tard, à l'âge de vingt ans, ayant complété lui-même sa formation intellectuelle dans de nombreux domaines et avec un appétit de connaissance qu'il ne perdra jamais : il se passionne pour l'étude des systèmes linguistiques¹, des épigraphes², apprend le grec et l'espagnol notamment, et se laisse emporter par le souffle romantique qui, dans les années 1820, agite Paris. C'est l'époque où l'auteur anglais Byron – l'une des grandes figures du romantisme britannique – est introduit en France. Mérimée, qui parle couramment l'anglais, se lance dans la traduction des textes – alors portés aux nues – d'un mystérieux poète écossais du III^e siècle nommé Ossian, s'adonne à un théâtre un peu débridé (le *Théâtre de Clara Gazul* réunit des drames en prose qui ne respectent pas la règle des trois unités – de temps, de lieu et d'action – voulue par le théâtre classique) et fréquente des salons mondains où il rencontre l'écrivain Stendhal, qui l'emmène à l'Opéra. Là défilent toutes sortes d'intellectuels : Jean-Jacques Ampère, Maine de Biran, Benjamin Constant, Alexandre Tourgueniev... Dans ces années, Mérimée se livre à plusieurs supercheries : outre le recueil intitulé *Théâtre de Clara Gazul* (1825), qu'il attribue à une comédienne espagnole imaginaire (nommée Clara Gazul, précisément) dont il se prétend le simple traducteur, il publie *La Guzla* (1827). L'ouvrage se présente comme un étrange recueil de poésies inconnues que Mérimée dit transposer du slave. Il n'en est rien en vérité – Mérimée en est bien l'auteur – mais l'ouvrage connaît un succès tel qu'il est traduit par l'écrivain Pouchkine ! Enfin, Mérimée participe aussi à la bataille d'*Hernani* : la représentation de ce drame romantique de Victor Hugo (1830) donne lieu à un véritable affrontement entre « classiques », qui défendent une hiérarchie stricte entre les

1. *Linguistiques* : relatifs aux langues.

2. *Épigraphes* : ici, inscriptions sur les monuments.

genres théâtraux, et « romantiques », qui veulent révolutionner l'art dramatique.

C'est dans ce contexte mouvementé que le jeune Mérimée vit ses premières amours. De mœurs délibérément dissolues¹ et toujours prêt, comme ceux de sa génération, pour une « délicieuse partie de filles », il n'en cherche pas moins à nouer des liens plus sérieux et satisfaisants, mais ses amours sont d'abord bien malheureuses.

L'une des premières femmes marquantes de sa vie est Émilie Lacoste, dont il fait la connaissance en 1827 dans un salon parisien et qui devient sa maîtresse. La liaison amoureuse cependant tourne court et s'achève sur une note tragi-comique : l'amant et le mari trompé s'affrontent en duel. Dans un élan de générosité, Mérimée renonce à jouer sa partie et à faire usage de son arme, de sorte qu'il est blessé. L'issue de cette histoire est néanmoins surprenante : le mari quitte bientôt sa femme, laquelle de son côté se débarrasse de l'amant malheureux...

En 1828, Stendhal, proche de Mérimée, évoque dans sa correspondance une autre jeune femme chère au cœur de son ami : Mélanie Double, fille du docteur François Joseph Double dont l'appartement est situé rue des Petits-Augustins, très près du domicile des Mérimée. Âgée de dix-huit ans à l'époque, Mélanie devient l'objet d'un amour passionné mais, lui aussi, voué à l'échec : la jeune femme estime insuffisantes les qualités de ce prétendant et, en 1832, lui préfère un parti plus avantageux, le riche avocat Athénodore Collin.

1. *De mœurs [...] dissolues* : débauché.

Le voyage en Espagne et les dessous d'une nomination

En 1830, après la publication de sa *Chronique du règne de Charles IX*, Prosper Mérimée effectue un voyage en Espagne qui constitue à la fois un moment de grâce (il tombe sous le charme de ce pays, visité jusqu'en Andalousie, se constitue un réseau d'amis précieux, fait toutes sortes de rencontres importantes, dont celle d'Eugénie de Montijo, future épouse de Napoléon III et, par conséquent, future impératrice des Français) et une rupture avec la vie qu'il menait jusque-là.

À son retour, il n'est plus tout à fait le même homme : il tire un trait sur ses idylles malheureuses ; avec la divertissante Céline Cayot, figurante au théâtre des Variétés, il noue une liaison durable et relativement sérieuse ; avec Jenny Dacquín, une mystérieuse inconnue, il entretient quelque temps une correspondance suivie, sans que la jeune femme dévoile son identité ; avec George Sand¹, il a une aventure d'un soir dont l'un et l'autre garderont un souvenir amer. Enfin et surtout, Valentine Delessert, l'épouse du futur préfet de police Delessert, devient, en 1836, sa maîtresse attitrée, son grand amour aussi pendant presque vingt ans. En dépit de ces « conquêtes », Mérimée, après l'âge de trente ans, connaît une période fortement « dépressive », voire mélancolique. En 1832, la mort de son ami Victor Jacquemont emporté par le choléra à trente-deux ans l'affecte considérablement.

1. **George Sand** : romancière française (1804-1876), auteur, entre autres, de *La Mare au diable* (1846).

Lorsqu'il rentre d'Espagne, la situation politique nouvelle – la révolution de 1830¹ et les journées de Juillet qui ont installé sur le trône un nouveau roi, Louis-Philippe – tout comme ses amours jusque-là déçues l'incitent à prendre un parti raisonnable et à organiser sa vie avec plus de discernement. Après ses premiers succès littéraires, Mérimée écrit moins même si ses textes témoignent toujours d'une grande exigence : *Les Lettres d'Espagne* et *La Double Méprise* paraissent en 1833, *Les Âmes du Purgatoire* en 1834 (à chaque fois, ces nouvelles se ressentent du voyage initiatique² de 1830), *La Vénus d'Ille* en 1837, *Colomba* en 1840... Si la littérature continue de beaucoup compter pour Mérimée – lecteur impénitent³ et érudit pétri de culture –, ce dernier sait qu'il n'est guère possible – à son époque moins qu'à une autre sans doute – de vivre décevantement et librement de l'amour de la littérature. Dès lors, il entreprend de s'occuper de son installation matérielle, de ses ressources et de sa place dans cette société française si décevante à ses yeux, suivant ainsi les recommandations insistantes de son père. Il accepte d'entrer, grâce aux appuis de ce dernier, dans l'administration.

Commence alors un véritable roman d'intrigues, où tournoie tout un monde politique. Le comte d'Argout, cousin de Mareste (ami proche de Mérimée), est nommé en février 1831 ministre de la Marine. Son chef de cabinet sera... Mérimée ! Stupeur dans l'opinion : depuis quand les littérateurs prétendent-ils s'y connaître en navigation et affaires maritimes ? On répare la maladresse : en mars 1831, d'Argout passe de la Marine au Commerce (ainsi

1. En 1830, le régime né de la Restauration, qui a vu, après la fin de l'Empire, se succéder sur le trône de France les rois Louis XVIII et Charles X, est renversé et remplacé, au terme d'une assez longue période d'agitation populaire, par la monarchie de Juillet.

2. **Voyage initiatique** : voyage qui lui a permis de grandir, de s'affirmer davantage, de se réaliser.

3. **Lecteur impénitent** : personne qui lit sans relâche.

qu'aux Travaux publics), ministère auquel est rattachée la division des Beaux-Arts, dont dépend Mérimée. Dans ce cadre, celui-ci est nommé commissaire spécial pour l'exécution des mesures sanitaires prises contre l'épidémie de choléra qui sévit à Paris... En octobre 1832, le remaniement ministériel qui voit Thiers devenir ministre de l'Intérieur et Guizot ministre de l'Instruction publique, n'apporte pas de changement notable à la situation de Mérimée, si ce n'est que le directeur de la division des Beaux-Arts, promu secrétaire général de l'Intérieur, lui laisse l'intérim¹. Thiers lui propose le poste ; mais notre auteur, qui n'a que peu d'estime ou de goût pour cet homme et tient à rester libre de ses choix, refuse. Deux mois plus tard, un nouveau rebondissement intervient : le 31 décembre, Thiers et d'Argout échangent leurs ministères respectifs ; Mérimée persiste et signe : il suit son mentor² à l'Intérieur ; il aura dorénavant en charge l'administration des lignes télégraphiques, des sapeurs-pompiers, de la garde municipale.

Le coup décisif intervient deux ans plus tard : en avril 1834, d'Argout est nommé gouverneur de la Banque de France et Thiers revient à l'Intérieur. Mérimée, qui reste fidèle à sa ligne de conduite, s'attend à être remercié, satisfait de retrouver sa pleine et entière liberté. Mais son étoile ne le trahit pas : Thiers lui fait une nouvelle proposition ; cette fois, Mérimée accepte ; le voilà promu inspecteur des Monuments historiques, une expérience dans laquelle il puise pour écrire *La Vénus d'Ille*.

1. Mérimée occupe le poste en attendant que quelqu'un d'autre y soit nommé.

2. **Mentor** : maître, conseiller.

Pourquoi *La Vénus d'Ille* ?

La critique s'est penchée attentivement sur la question des sources de *La Vénus d'Ille*.

On a pu invoquer une légende très en vogue en ces années ultraromantiques. Par exemple, l'opéra-comique d'Hérold, *Zampa ou la Fiancée de marbre*, représenté le 13 mai 1831, mettait à l'honneur le thème de la « femme-statue ». Mais, de l'aveu de Mérimée, la nouvelle s'inspire tout à la fois d'une légende du Moyen Âge et d'une histoire issue du *Menteur* de l'auteur grec Lucien (v. 120-180) – celle de la statue d'un général qui, la nuit, descendait de son socle et s'employait à se venger des injures essuyées le jour. On a pu supposer que Mérimée avait pris connaissance d'une légende rapportée dans *l'Histoire de Grégoire VII*, due à Villemain, écrivain et homme politique, qui était, semble-t-il, sur le point de terminer son récit historique en 1834 mais ne réussit pas à le publier¹ : le texte comporte l'histoire d'un certain Roger, très riche seigneur dont les mésaventures sont proches de celles d'Alphonse de Peyrehorade, à ceci près qu'il ne périt pas et que longtemps vient se glisser entre lui et son épouse le fantôme de l'autre femme.

Toutes ces sources plus ou moins avouées, plus ou moins manifestes, qui permettent de se faire une idée plus précise du contexte culturel de l'époque à laquelle fut écrite la nouvelle, sont à prendre en considération ; on ne saurait toutefois omettre de mentionner l'expérience individuelle de Mérimée, où il puise les matériaux de son récit, et qui lui donne l'occasion de concrétiser en 1834 un projet confusément entrevu jusque-là : un voyage dans le sud de la France.

En effet, à peine installé à son poste (sa nomination date du 27 mai 1834), Mérimée entreprend un vaste périple de six mois, du

1. La publication en sera posthume, en 1873.

31 juillet au 14 décembre, qui le mène au Vézelay (8 août), à Avalon, ville natale de sa mère, Mâcon, Lyon (30 août), Avignon (du 7 au 15 septembre), Aix, Toulon, Arles (24 octobre), Montpellier (6 novembre), Narbonne (9 novembre), Perpignan (12 novembre), endroit à partir duquel il se dirige vers Elne, Céret, Coustouges, Serrabone, puis Carcassonne, Toulouse, Albi, dernières étapes avant son retour. C'est dire s'il prend à cœur la tâche qui lui est assignée ; de ce point de vue, il est passionnant de parcourir sa correspondance et de le suivre dans ses pérégrinations vers le sud, au fil de cette première exploration : il apprend le métier, il prend la mesure aussi de l'œuvre considérable à accomplir, enfin, il se pose en témoin privilégié d'une France orpheline de son passé et qui travaille dorénavant – du moins le ressent-il ainsi – à sa propre ruine... À n'en pas douter, c'est dans ses lettres que l'on voit naître puis germer dans son esprit l'idée de *La Vénus d'Ille* et prendre corps certains personnages, à la faveur de telle ou telle rencontre, telle ou telle confrontation pittoresque.

C'est ainsi que, durant son séjour dans le Roussillon, il a l'occasion de visiter Ille-sur-Têt, Boulternère, le prieuré de Serrabone, de cheminer le long des flancs du Canigou, qui serviront de cadre à sa nouvelle :

J'irai revoir votre beau Canigou, écrit-il à Jaubert de Passa le 6 mars 1836, qui, je l'espère, sera moins brumeux que la dernière fois que nous lui rendîmes visite. Vous souvient-il de la douce rosée qui nous reconduisit de Boule [Boulternère] à cette auberge d'Ille où il y a tant de jolies Catalanes ?

Précisons que Jaubert de Passa, ancien préfet de Perpignan et représentant du comité historique des Arts et Monuments pour cette région, a accompagné l'inspecteur dans ses excursions et qu'il a probablement servi de modèle au personnage de M. de Peyrehorade.

Sans contrevenir au sérieux de ses intentions ni à la rigueur de son recensement, Mérimée ne manque jamais d'associer

étroitement les femmes à ses investigations : pour lui, semble-t-il, point de beauté architecturale, point de civilisation, point d'Art en général sans art d'aimer... De fait, la moindre équipée un tant soit peu aventureuse s'accompagne d'une rêverie amoureuse, tout voyage est sentimental, tout récit de voyage revêt nécessairement une dimension érotique. Au fil de cette tournée archéologique, la femme qui occupe les pensées de ce chevalier errant d'un nouveau type est vraisemblablement Jenny Dacquin (voir *supra*), à laquelle Mérimée adresse de longues lettres languoureuses et dont il se prend, tel un écolier, à graver le prénom sur les fontaines... Les « jolies Catalanes » mentionnées ci-dessus évoquent bien sûr l'épouse d'un soir d'Alphonse de Peyrehorade, la malheureuse Mlle de Puységur.

À Port-Vendres (étymologiquement *Portus Veneris*, c'est-à-dire « port de Vénus »), Mérimée a, par ailleurs, pu examiner une Vénus pyrénéenne dont les marins, dans l'Antiquité, avaient coutume de saluer le temple. Quelque temps auparavant, à Sainte-Colombe, près de Vienne, il est pris de saisissement, devant une singulière statue de Vénus, et l'écrit à Jenny Dacquin (9 septembre 1834) :

J'ai vu [...], il y a quelques jours, une statue antique qui a bouleversé toutes mes idées sur la statuaire¹ romaine. J'avais toujours vu le beau idéal de convention intervenir dans l'imitation de la nature². Là, c'est tout différent. Cette statue représente une grosse maman bien grasse, avec une gorge³ énorme un peu pendante et des plis de graisse le long des côtes, comme Rubens⁴ en donnait à ses nymphes⁵.

1. **Statuaire** : domaine de la sculpture plus particulièrement consacré aux statues, à la représentation d'êtres animés.

2. **Le beau idéal de convention intervenir dans l'imitation de la nature** : un idéal de beauté classique travestir la représentation de la réalité.

3. **Gorge** : poitrine.

4. **Pierre Paul Rubens** : peintre baroque flamand (1577-1640) qui excella dans les sujets d'inspiration historique ou mythologique, mais aussi dans les portraits.

5. **Nymphes** : dans la mythologie grecque, divinités féminines de la nature, d'une grande beauté, habitant les forêts, les monts, le bord des rivières, etc.

Création maquette intérieure :
Sarbacane Design.
Composition : In Folio.
Dépôt légal : août 2009,
numéro d'édition : L.01EHRN000256.N001.

